



LE POINT SUR LES EXPÉRIMENTATIONS ANIMALES



PROTECTION SUISSE DES ANIMAUX PSA

Contenu

Le point sur les expérimentations animales	3
«Seul» un tiers des animaux élevés et vivant en animalerie de laboratoire est utilisé dans des expérimentations animales	4
De nombreuses expérimentations animales sont menées à la demande de centres de recherche suisses à l'étranger	4
Les autorités en charge de délivrer les autorisations ne refusent quasiment jamais les expérimentations animales	6
Bilan des expérimentations animales menées en 2019	6
Chiens	6
Chats	7
Singes	7
Souris	7
Rats	8
Lapins	9
Animaux de rente	10
Poissons	10
Voie à suivre	11
Nous requérons donc	11

© 2020 Protection Suisse des Animaux PSA

Photo de la couverture: Adobe Stock

Editeur

Protection Suisse des Animaux PSA, Dornacherstrasse 101, Case postale, 4018 Bâle
Tél. 061 365 99 99, Fax 061 365 99 90, Compte postale 40-33680-3
psa@protection-animaux.com, www.protection-animaux.com

Auteur: Julika Fitzi-Rathgen, Dr méd. vét. MLaw, Responsable des Services spécialisés PSA
Expérimentation animale et Conseil vétérinaire

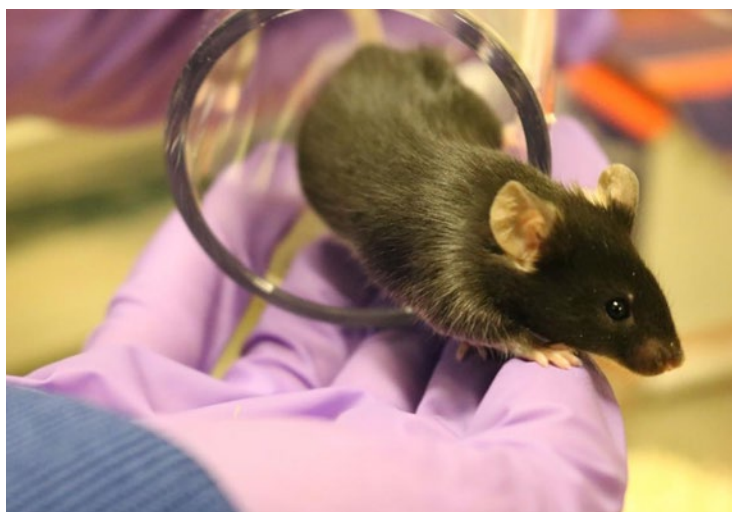
Le point sur les expérimentations animales

Même après 150 années de recherche avec et sur les animaux, force est de constater, aujourd'hui plus que jamais, que les animaux ne sont pas des êtres humains et que nous ne sommes pas comme eux — que ce soit génétiquement, physiologiquement ou du point de vue comportemental. Peu important la durée et l'intensité du développement et de la recherche de modèles animaux quelconques, ils ne représentent ni l'être humain ni ses maladies. Il n'est donc pas surprenant que les connaissances issues des expérimentations animales ne soient guère transposables aux êtres humains. Ce qui est tragique est que nous imposons de fortes contraintes à des animaux hautement évolués et sensibles dans des expérimentations, que nous ne les détenons pas de façon conforme aux impératifs biologiques, et que nos impôts financent annuellement à hauteur de centaines de millions de francs le manque d'efficacité et de qualité de cette recherche. Ceci bien qu'il soit prouvé depuis longtemps que les méthodes sans animaux sont plus efficaces, plus précises, plus rapides et meilleur marché.

Un changement de paradigme conséquent, qui refuserait ces expérimentations animales cruelles et contraignantes au profit d'un renforcement de méthodes alternatives sans souffrance animale, serait maintenant important, moderne et innovant.

Plus de 570'000 rongeurs de laboratoire, lapins, chiens, chats, singes, oiseaux, animaux de rente et chevaux ont été utilisés en 2019 dans des expérimentations animales. Seuls peu d'entre eux ont survécu à leur existence d'animal de laboratoire et ont pu être confiés par exemple à des particuliers, comme le pratique la coopération Rehoming entre la PSA et l'Université de Zurich depuis 2018.

En outre, près de 350'000 animaux ont été soumis à des expérimentations, dont près de 180'000 ont subi des contraintes moyennes à sévères. Mais même les animaux de laboratoire à degré de gravité nul ont été exposés à des contraintes: la détention non conforme aux impératifs biologiques et la manipulation stressante des animaux caractérisent leur quotidien, mais ne sont pas prises en compte dans la hiérarchisation du degré de gravité. Ainsi, il a pu être prouvé scientifiquement que soulever et déplacer les souris par la queue était extrêmement contraignant pour les animaux, ce qui provoque modifications comportementales, paniques et traumatismes et en finale, influence aussi les résultats des essais. Bien que des méthodes existent depuis longtemps



pour une manipulation respectueuse des animaux (par exemple recueillir les animaux en mettant les mains en coupe ou en utilisant un tunnel) et que les chercheurs et le personnel d'expérimentation animale soient obligés légalement de manipuler et de traiter les animaux de façon respectueuse, seuls quelques laboratoires les appliquent.

La manipulation par tunnel est bien moins contraignante pour la souris que la manipulation «habituelle» et très désagréable consistant à la soulever par la queue.

© PAULIN JIRKOF, UNIVERSITÉ DE ZURICH

Les chiffres des statistiques annuelles de l'Office fédéral de la sécurité alimentaire et des affaires vétérinaires OSAV, qui par rapport à l'année précédente, ont diminué de 2,5% et qui il y a 10 ans encore, représentaient la mort de plus de 760'000 animaux, fournissent, en dépit de la baisse, une image trompeuse:

«Seul» un tiers des animaux élevés et vivant en animalerie de laboratoire est utilisé dans des expérimentations animales

En 2019, plus de deux fois plus d'animaux sont nés dans les animaleries de laboratoire (1'046'877) ou y ont été importés (252'203) que ceux effectivement utilisés dans les expérimentations animales (572'069 animaux).

1'300'080 animaux exactement ont été détenus en 2019 dans les animaleries de laboratoire, parmi lesquels 1'219'514 rongeurs (souris, cochons d'Inde, gerbilles, hamsters, rats), dont plus de 70% étaient modifiés génétiquement. En 2019, plus de 1 million d'animaux ont été élevés dans les 142 animaleries de laboratoire agréées, et plus de 250'000 y ont été importés. La souris est l'animal de laboratoire le plus fréquemment détenu et représente en 2019 près de 90% de tous les animaux des animaleries de laboratoire, dont deux tiers sont soumis à des manipulations génétiques. Mais: «seulement» 20% des souris manipulées génétiquement, de façon complexe, coûteuse et entachée d'une grande souffrance animale, sont réellement utilisées dans les expérimentations animales. Ceci, parce qu'elles ne remplissent pas les critères requis. Par exemple, elles n'ont pas le sexe adéquat ou – pour les lignées d'élevage modifiées génétiquement –, elles n'ont pas les caractéristiques génétiques requises. Ces animaux que l'on qualifie d'excédentaires sont la plupart du temps tués.

De nombreuses expérimentations animales sont menées à la demande de centres de recherche suisses à l'étranger

Nombreux sont ceux parmi nous qui ont encore en tête ces images horribles d'un laboratoire expérimental allemand (Laboratory of Pharmacology and Toxicology, LPT) qui nous sont parvenues en octobre 2019, à la suite des enquêtes secrètes d'une organisation de protection des animaux: des beagles qui saignaient par tous les orifices du corps et agonisaient, gisant misérablement dans leur propre sang, après que des substances empoisonnées leur aient été administrées directement dans l'estomac par une sonde, sous la contrainte. Ou les images de singes hurlants, apeurés et perturbés, manipulés brutalement par les soigneurs et bien qu'opposant une résistance farouche, immobilisés par la tête et les bras à des chaises de contention à primates, et qui sinon vivaient dans de petites cages. Les images de chats pétrifiés de peur, soumis à de multiples prises de sang quotidiennes, là aussi sous la contrainte, et dont les membres étaient presque totalement lacérés. De nombreux cadavres d'animaux jetés sans précaution dans la poubelle du laboratoire. De tristes images, qui nous laissent irrités, en colère et impuissants. Cela est-il encore possible aujourd'hui? C'est certainement ce que beaucoup d'entre nous se sont demandé. Et oui, quelque part sur terre, c'est précisément le quotidien d'animaux dans un laboratoire d'expérimentations animales. Les laboratoires dits de recherche sous contrat (Contract Research Organisation, CRO) poussent comme des champignons depuis quelques années – en



La photo montre un beagle du laboratoire LPT de Hambourg, empoisonné en 2019. Ce chien encore très jeune saigne par tous ses orifices corporels et montre des symptômes de contraintes sévères liées à l'empoisonnement tels que nausée, vomissements, diarrhée, crampes intestinales, douleurs, faiblesse, tremblements et peur. La saleté du chenil indique que les animaux n'ont pas été suffisamment surveillés et soignés, malgré les problèmes de santé prévisibles engendrés par de tels empoisonnements.

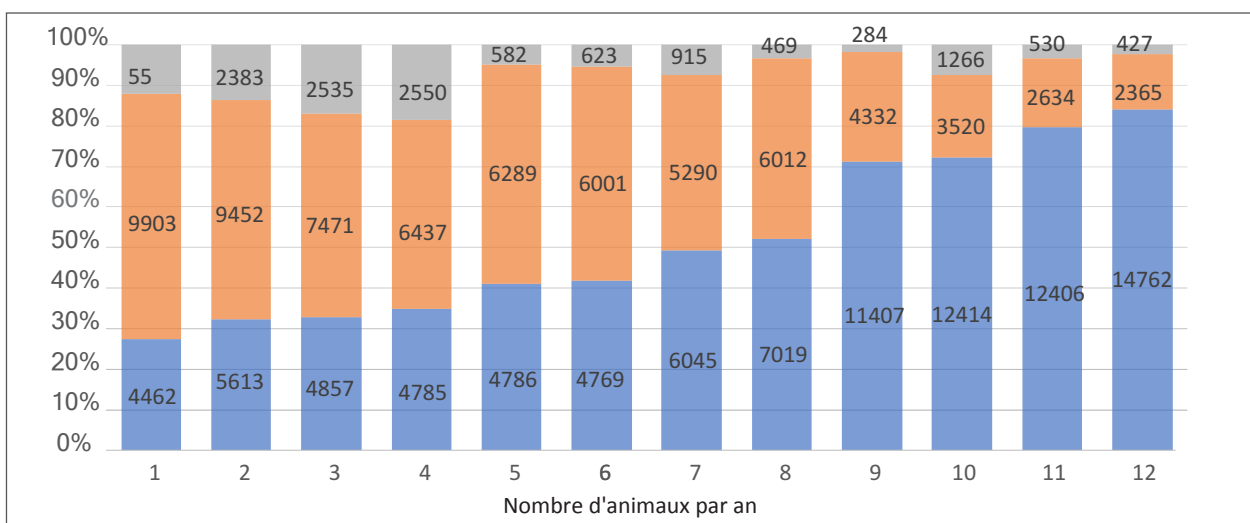
particulier les pays émergents et les nations industrielles telles la Russie et la Chine ont flairé ici un grand potentiel économique et investissent fortement dans le domaine de la recherche animale.

Ces images cruelles reflètent également le quotidien de nombreux animaux de laboratoire, car dans une multitude de pays les dispositions de protection des animaux, quand elles existent, sont très laxistes par rapport à celles de la Suisse. Les USA par exemple n'ont jusqu'à présent pas de loi sur la protection des animaux, qui protégerait les rongeurs de laboratoire les plus fréquemment utilisés tels que souris et rats, car ils passent pour être des nuisibles, même s'ils servent à la recherche sur la santé humaine.

Année après année, les chiffres des expérimentations animales augmentent. Dans le monde entier, environ 190 millions d'animaux, et en Europe, bien plus de 23 millions sont utilisés dans des expérimentations animales. Et bien plus encore sont élevés et modifiés génétiquement à des fins d'expérimentation. Comme l'étranger offre en de nombreux endroits, du point de vue de la recherche, des conditions bien plus propices en matière de protection des animaux, d'autorisations, d'exigences de détention et de coûts pour les expérimentations animales et la détention, la plupart des firmes pharmaceutiques délocalisent de plus en plus leurs projets d'expérimentations animales et chargent les CRO de réaliser les différents tests sur les animaux. Y compris la start-up suisse Inthera Bioscience SA, qui a mandaté le laboratoire LPT pour effectuer les cruelles expérimentations sur les beagles. Les essais menés étaient très contraignants pour les animaux et n'ont pas été réalisés dans les règles de l'art, raison pour laquelle LPT a été fermé en attendant par les autorités. Mais il faut partir du principe que de tels abus se produisent aussi dans d'autres laboratoires et que les dispositions légales ainsi que les contrôles administratifs ne sont pas respectés partout voire jugés de la même façon. Comme en Suisse les exigences relatives aux expérimentations animales et à leur autorisation sont en général plus élevées et que la détention d'animaux est bien plus chère, la tendance va se poursuivre et en particulier les expérimentations animales à fort degré de contrainte seront de plus en plus effectuées à l'étranger.

Novartis et Roche ont par exemple nettement réduit leur détention d'animaux en Suisse et n'utilisent plus tellement de singes, de chiens, de chats et de lapins dans les expérimentations animales locales. C'est-ce que montrent aussi les statistiques, en particulier dans le domaine des expérimentations animales à fort degré de contrainte (degré de gravité 3) sur les 10 dernières années. À l'inverse, les activités de recherche dans ce domaine ont fortement augmenté dans les universités et hautes écoles suisses.

Expérimentations animales avec un degré de gravité 3, 2008–2019



Tox test (protection de l'homme, de l'environnement animal)
 La recherche fondamentale
 Découverte, développement et Contrôle de la qualité

Jusqu'en 2015, chaque année en Suisse, plusieurs centaines de chiens ont été utilisés dans des expérimentations animales avec un degré de gravité de 2 et 3 dans des tests de toxicité et pour la découverte, le développement et les contrôles qualité. Depuis 2016, pratiquement plus. Il en est de même pour les primates et les chats: ceux-ci sont aujourd'hui nettement moins utilisés en Suisse dans les catégories mentionnées ci-dessus et aux degrés de gravité supérieurs, mais le sont plus fréquemment en recherche fondamentale.

Les autorités en charge de délivrer les autorisations ne refusent quasiment jamais les expérimentations animales

De 2008 jusqu'à 2019 inclus, 51'363 demandes d'expérimentations animales ont été adressées aux commissions cantonales d'expérimentations animales et évaluées. Durant ces 12 années, 203 expérimentations seulement ont été refusées par les autorités cantonales soit un taux de rejet de 0,4%. En 2019, 934 nouvelles expérimentations ont été évaluées par les 13 commissions d'expérimentations animales actives et autorisées par les autorités cantonales, tandis que se prolongeaient 3265 projets déjà accordés au cours des années précédentes. De façon surprenante 500 autorisations environ restent inexploitées chaque année, ce qui gaspille des ressources considérables (temps, frais de personnel et de travail, fonds publics).

Malheureusement, les commissions n'évaluent pas de façon homogène les contraintes sur les animaux et ne considèrent pas les expérimentations à fort degré de contrainte comme étant exceptionnelles, ce qui devrait l'être en effet, mais comme une routine. Ceci est entre autres possible, parce que la composition des commissions d'expérimentations animales est déséquilibrée et que les protecteurs des animaux sont régulièrement sous-représentés dans les comités. Les organisations de protection des animaux devraient avoir autant de représentants que les membres des commissions, proches de la recherche. Une évaluation homogène des expérimentations animales à contraintes modérée et forte avec des limites supérieures de contraintes et des critères d'arrêt d'expériences clairement définis, comme le prévoit la loi, est sapée par le déséquilibre entre les représentants de la recherche et ceux de la protection des animaux siégeant dans les commissions d'expérimentations animales. Peu de différences se font jour à l'étranger en ce qui concerne le déroulement des autorisations – en Allemagne par exemple moins de 1% des demandes d'expérimentations animales est également refusé. Il s'ensuit que si les chercheurs peuvent remplir correctement les demandes du point de vue formel et expliquer de façon plausible pourquoi l'avantage scientifique devrait primer sur la vie des animaux ou les contraintes des animaux de laboratoire, ils reçoivent alors le feu vert pour leurs projets de recherche. Un bénéfice tangible et applicable n'est pas obligatoire, et une pesée éthique des intérêts l'est manifestement tout aussi peu.

Bilan des expérimentations animales menées en 2019

Sur les 572'069 animaux utilisés au total en 2019, les cantons de Bâle-Campagne et de Zurich représentent les hauts-lieux des expérimentations animales. Presque la moitié de tous les animaux de laboratoire y ont été utilisés, suivis par les cantons de Berne, de Vaud, du Tessin et de Genève. Plus de 90% des animaux de laboratoire ont été utilisés au total dans ces 6 cantons en 2019. La plupart des autorisations d'expérimentations animales ont été délivrées dans le canton de Zurich, devant les cantons de Bâle-Ville, Vaud et Berne.

Chiens: au total 2040 chiens ont été utilisés en 2019 dans des expérimentations animales, ce qui correspond, par rapport à 2017, à une augmentation de plus de 100%. Près de 1600 animaux (80%) ont été utilisés pour les essais en recherche fondamentale, le reste a été utilisé principalement à des fins de diagnostic médical et pour le développement de médicaments. Les chiens sont fréquemment utilisés dans les tests de toxicité à fort degré de contrainte et en recherche oncologique, y compris pour les études de posologie. Ils sont également fréquemment utilisés dans les recherches sur le diabète et l'ostéoporose,



dans les transplantations et pour le développement de thérapie des maladies cardiovasculaires. Les beagles sont majoritairement plébiscités dans les élevages d'animaux de laboratoire et pour les expérimentations, car ils ont un caractère sociable et docile, mordent rarement et sont donc faciles à détenir. En tant que chiens de meute conciliants, les beagles sont bien adaptés à la détention en groupe. Malheureusement, cette détention d'animaux de laboratoire est la plupart du temps totalement dépourvue d'attrait et peu épanouissante, de sorte que ces animaux sensibles et très sociables souffrent d'ennui et de structures peu conformes aux impératifs biologiques. Certes, ils peuvent sortir régulièrement, toutefois ces sorties se font en règle générale sur des sols en béton et dans un espace exigü. Les chiens de laboratoire ne connaissent pas les prairies, les sols naturels, les promenades, les odeurs d'autres congénères, les ruisseaux, les lacs ou les bois ni les caracoles et les jeux avec d'autres chiens à l'air libre. La plupart du temps, ils sont tués après la fin des expérimentations; peu d'entre eux ont une chance de survie et d'être confiés à des particuliers après les essais.

Chats: au total 257 chats ont été utilisés en 2019 dans des expérimentations animales, soit un peu moins qu'en 2018. Les chats (près d'un tiers) sont également utilisés en recherche fondamentale, pour le développement de médicaments et les diagnostics médicaux. Ils sont très souvent utilisés en neurophysiologie et en neurologie. Pour ce faire, des petits trous sont percés dans la calotte crânienne et câblés avec des électrodes. Ainsi, les perceptions visuelles et les activités cérébrales peuvent-elles être entre autres collectées et analysées. Mais ces animaux ultra-sensibles servent aussi aux tests de toxicité et de vaccins et jouent un rôle majeur en chirurgie cardiaque. Leur détention en groupe est exigeante et le maintien permanent en cage avec peu de liberté de mouvement est tout sauf conforme aux impératifs biologiques. Certes, ils disposent d'arbres à chat et de possibilités de retrait, mais il leur manque des stimulants environnementaux ainsi que des occupations propres à l'espèce. En outre, la plupart des chats sont des solitaires et se sentent mal en groupe, ce qui est rarement pris en compte dans les détentions d'animaux de laboratoire. La plupart des chats sont également très rebelles et ne peuvent quasiment pas être manipulés sans mesures coercitives, ce qui provoque chez eux un stress permanent et peut influencer durablement la pertinence des expérimentations animales.



Singes: en 2019, 234 primates au total (soit un peu moins qu'en 2018) ont été utilisés dans des expérimentations animales, y compris dans celles à contraintes sévères et en recherche fondamentale. Les animaux sont majoritairement utilisés pour la recherche applicable à l'homme telle que les maladies du système cardiovasculaire, les maladies neurodégénératives de type Alzheimer et Parkinson ainsi que dans les troubles psychiques comme les dépressions et les psychoses, mais également dans le domaine de la régénération des lésions et attaques cérébrales. Ici les atteintes au cerveau des primates sont toutefois provoquées de façon artificielle et des aspects importants comparés à l'homme sont négligés. Il n'est donc pas étonnant que les connaissances issues des expérimentations animales soient à peine transposables aux êtres humains. La proche parenté des primates avec nous a fait leur malheur; c'est pourquoi ils sont par principe utilisés fréquemment pour la recherche sur les maladies infectieuses humaines telles que le VIH, le développement de vaccins ainsi que pour les contrôles d'efficacité des médicaments. L'on peut supposer que les singes sont actuellement à nouveau davantage utilisés pour la recherche et le développement de vaccins contre la COVID-19. Compte tenu du fait que la détention de primates est chère en Suisse et que les obligations relatives aux expérimentations animales sont plus «généreuses» à l'étranger, de nombreuses expérimentations sur les primates, en particulier celles à fort degré de contrainte, sont délocalisées hors de nos frontières. On a déjà appris qu'en Angleterre, au cours des derniers mois, des autorisations d'importation de près de 7000 primates à des fins d'expérimentation ont été délivrées, soit trois fois plus comparativement aux années précédentes.



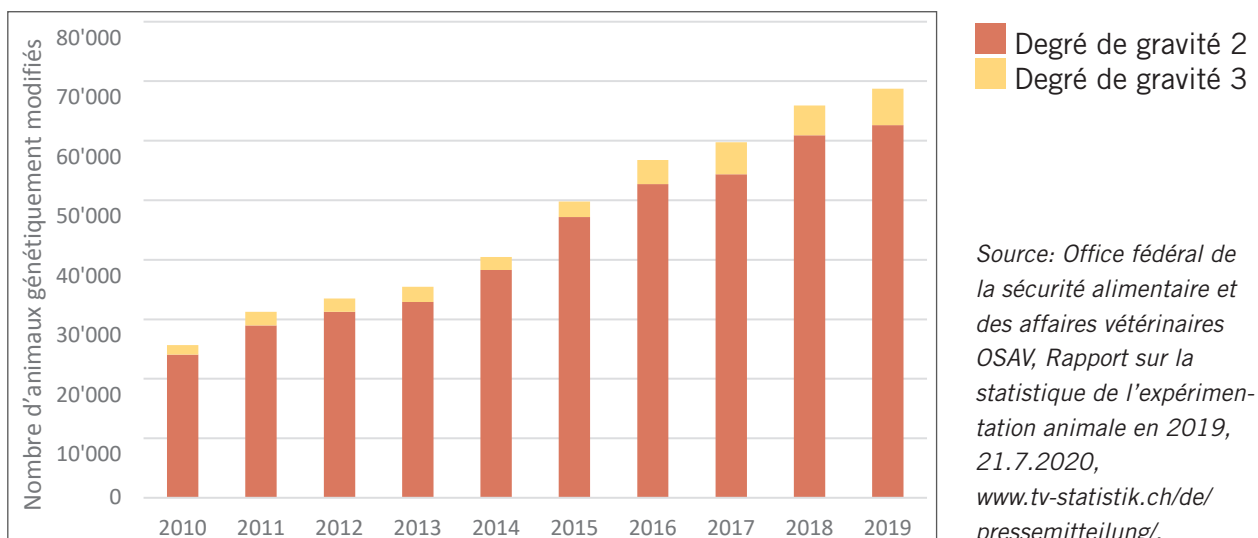


Souris: la souris est l’animal de laboratoire le plus fréquemment utilisé. Aucun animal n’est autant modélisé dans la recherche et conçu, produit et utilisé comme version pathologique humaine. En 2019, ce sont près de 400’000 souris qui ont été utilisées dans des expérimentations animales, ce qui correspond à environ 70% du nombre total de cobayes. Pour pouvoir les développer et les utiliser comme modèles pathologiques, il faut en élever trois à quatre fois plus. Pour l’élevage à visée génétique d’une souris spécifique, il faut «co» élever environ 200 à 300 animaux excédentaires, qui sont pour la plupart inutiles aux chercheurs parce qu’ils ne présentent pas les propriétés souhaitées. C’est pourquoi ils sont triés, tués et éliminés. Les souris sont prisées par la recherche fondamentale et par celles portant sur le cancer et le génome ainsi que dans le domaine des maladies métaboliques (diabète, obésité, ostéoporose) et dans les tests de toxicité. Mais il existe aussi des souris pour la maladie de Parkinson, d’Alzheimer, la sclérose en plaques et la dépression. Il n’y a ici aucune limite posée à la recherche scientifique, le modèle de souris est bricolé jusqu’à ce qu’il paraisse utilisable de façon «humanisée». À présent, il existe déjà également un modèle de souris SARS-2-CoV (souris transgéniques K18-hACE2) pour la recherche sur les infections par le virus de la COVID-19 de l’être humain. Toutefois, les souris dans la nature et les animaux de compagnie ne souffrent pas des maladies mentionnées ci-dessus – la transposition des résultats des expérimentations animales à l’être humain est donc plus que sujette à caution, mais malgré tout, la recherche utilise depuis des décennies des modèles animaux transgéniques.

Des questions se posent également par rapport aux coûts faramineux: en effet, l’élevage et la détention des rongeurs de laboratoire nous coûtent, à nous contribuables, une fortune chaque année, car trois quarts des animaux sont élevés et détenus en recherche fondamentale dans les universités, les hautes écoles et les hôpitaux et utilisés dans les expérimentations animales. En 2019, les souris, rats, gerbilles, hamsters et autres rongeurs de laboratoire ont coûté à eux seuls pour la détention près de 600’000 francs par jour, soit près de 220 millions de francs par an. Ce montant ne comprend pas les frais de personnel (par exemple soignants, responsables d’essais, etc.) ni les frais de nettoyage et d’hygiène des cages ni les coûts liés à la fourniture de l’infrastructure. Sans compter ici les coûts d’acquisition des animaux génétiquement modifiés. De plus, selon le «type de modèle», ils coûtent entre 20 et 50’000 francs.

Les statistiques actuelles ci-après montrent le développement du nombre de cobayes génétiquement modifiés dans les expérimentations à contraintes modérées à fortes aux degrés de gravité 2 et 3. Les souris figurent au premier rang des animaux génétiquement modifiés, tout comme les rats, les poissons et les lapins.

Évolution du nombre d’animaux de laboratoire génétiquement modifiés, utilisés dans des expérimentations avec des degrés de gravité 2 et 3



Rats: près de 64'000 rats ont été utilisés en 2019 dans des expérimentations animales, soit un peu moins qu'en 2018 (environ 65'000). Ils sont davantage utilisés dans les contrôles de sécurité et les tests toxicologiques de substances, produits chimiques et principes actifs, mais aussi en recherche fondamentale et en recherche appliquée. Les rats sont également souvent modifiés génétiquement et utilisés malheureusement dans des expériences à fort degré de contrainte, par exemple pour la cicatrisation après les avoir brûlés ou leur avoir ôté des morceaux de peau ou les avoir greffés, ce qui est extrêmement douloureux. Ils servent également de cobayes dans la recherche sur la dépression, le diabète et les maladies neurodégénératives. Compte tenu du fait qu'ils sont par nature curieux, ouverts à l'apprentissage, très sociables et confiants, et que pour la plupart des maladies humaines, ils possèdent un gène correspondant, ils sont le plus souvent utilisés comme cobayes juste après la souris. Mais leur détention est loin de répondre à leurs exigences. Les rats de laboratoire sont aujourd'hui plutôt gros et résistants – l'espace disponible et les possibilités d'occupation dans les cages ne sont en aucun cas adaptés à cet état de fait. Ainsi, ces animaux affairés et remuants sont forcés à l'inactivité et à l'ennui, ce qui a des répercussions très contraignantes sur ces animaux intelligents. Nombre d'entre eux montrent des perturbations comportementales et des symptômes de stress, qui se répercutent à leur tour sur les résultats de la recherche et les faussent.



Lapins: en 2019, 1256 lapins au total ont été utilisés en expérimentation animale, soit le double de l'année précédente. Un tiers des animaux a été utilisé ici dans des expérimentations à contraintes modérées à fortes, surtout dans la recherche sur les maladies humaines, dont les troubles nerveux et mentaux. Huit lapins génétiquement modifiés ont également été utilisés en 2019 dans des expérimentations animales. La grande part de ces animaux calmes et peu exigeants a été utilisée pour la recherche fondamentale à visée humaine et le développement de médicaments ainsi que pour les diagnostics médicaux. Les lapins sont aussi fréquemment utilisés en expérimentations animales pour le développement de vaccins, la recherche sur les maladies cardiovasculaires, l'hypertension et l'artériosclérose ainsi que pour le contrôle d'efficacité de médicaments. Ces maladies sont déclenchées artificiellement chez les lapins et ne reflètent pas la pathogenèse humaine ou insuffisamment, raison pour laquelle les résultats des expérimentations ne sont adaptés à la santé humaine que sous condition et uniquement après des décennies de recherche. Ces animaux sont très fréquemment utilisés dans les tests de Draize, du fait de la sensibilité de leurs yeux, pour évaluer le potentiel de danger corrosif et érosif des substances et principes actifs. Ce test très douloureux et contraignant est toujours pratiqué dans le monde, bien qu'il existe des méthodes de substitution validées depuis des années déjà.



De nombreux lapins sont immobilisés par le cou dans des châssis pour y subir les tests oculaires de Draize et doivent patienter sans bouger pendant une longue période. Depuis de nombreuses années déjà, il existe une méthode de substitution à ces tests contraignants sur les lapins.

Plus de 20'000 **animaux de rente** tels que bœufs, porcs, moutons et chevaux ont été utilisés en 2019 dans des expérimentations animales (5000 animaux de plus qu'en 2018): les bœufs et les porcs (plus de 8000 bêtes pour chaque espèce) ont été le plus souvent concernés. Une partie des porcs a été utilisée pour la recherche fondamentale et dans la recherche sur les maladies humaines, dont entre autres le cancer et les maladies cardiovasculaires, mais également les troubles nerveux et mentaux humains. Le porc est en principe privilégié pour les projets de recherche sur les maladies cardiovasculaires, les (xéno)greffes, en chirurgie (la taille des organes et leur structure ressemblent à celles de l'être humain), sur les hémorragies cérébrales, en immunologie et aussi pour le contrôle d'efficacité de médicaments. Les porcs ont déjà été modifiés génétiquement pour la recherche sur la transplantation d'organes, afin de réduire les réactions de rejet après une (xéno)greffe. Le porc est considéré en recherche comme un réservoir de pièces détachées médicales pour les organes humains — par conséquent, les opérations et expérimentations sur les organes sont nombreuses. Ces animaux sont très intelligents et très sociables. Leurs conditions de détention sont contraignantes, en particulier s'ils sont élevés sans pathogènes, car dans les conditions de laboratoire, ils peuvent à peine assouvir leurs besoins naturels, tels que fouir, se rouler dans la paille, consommer du fourrage grossier ainsi qu'interagir et jouer avec leurs congénères.



Poissons: les poissons ressentent la douleur et la souffrance et sont de plus en plus utilisés comme animaux de laboratoire (surtout le poisson-zèbre), entre autres aussi parce que leur taux de reproduction est rapide et élevé. Près de 30 000 poissons ont été utilisés en 2019 dans des expérimentations animales. Deux tiers, soit environ 20 000 bêtes, ont été utilisés dans des expérimentations animales contraignantes, dont près de 800 poissons (200 de plus qu'en 2018!) au niveau de contrainte le plus sévère (degré de gravité 3) assorti de fortes souffrances, de graves douleurs et de grandes peurs. La recherche fondamentale a été menée avec près de 10 000 poissons, et des tests toxicologiques l'ont été avec presque 8000 poissons, dont une grande part dans l'agriculture et l'industrie. Près de 5000 poissons ont également été utilisés dans des expérimentations sur les maladies cardiovasculaires, la recherche sur l'embryon ainsi que sur la neurophysiologie et les maladies neurodégénératives. Les poissons-zèbres servent également de modèle pour la recherche sur la tuberculose et les infections grippales.



Voie à suivre

Par le passé, l'expérimentation animale a pu être importante pour le progrès médical. Aujourd'hui encore, il peut y avoir des questions scientifiques pouvant être étudiées avec des animaux – mais fondamentalement, il est de plus en plus clair qu'elles sont inutiles, vaines et en grande partie dépassées. Depuis longtemps, les chercheurs disposent en effet de procédés modernes, innovants, sans animaux, dont les résultats sont mieux transposables à l'être humain et qui sont ainsi largement plus utiles à la santé humaine. Les méthodes sans (expérimentation sur les) animaux sont en outre plus probantes, souvent plus précises, plus rapides, bien moins onéreuses, en bref bien plus efficaces.

Ainsi, la Food & Drug Administration (FDA) étasunienne a constaté après une série d'évaluations et de rapports critiques internes, que l'efficacité des expérimentations animales, à partir desquelles de nouveaux médicaments et thérapies devaient finalement être développés, était au maximum de 10%. Ce qui signifie que 90% de toutes les expérimentations animales sont vaines et que les contraintes des animaux sont totalement dépourvues de sens, car elles n'apportent pas de bénéfice tangible. Dans ce contexte, en particulier les expérimentations animales contraignantes et très contraignantes ne peuvent être justifiées ni éthiquement ni scientifiquement. À la suite des dernières évaluations, seuls 11% des principes actifs et substances testés sur les animaux débouchent sur une autorisation de médicament ou une thérapie et seulement 5% des découvertes issues de la recherche fondamentale, dont on promet qu'elles sont extrêmement importantes et seront révolutionnaires, peuvent être transposées avec succès à l'être humain au cours d'une décennie et considérées comme efficaces.

À ceci s'ajoutent la piètre qualité et la pertinence insuffisante de nombreuses expérimentations animales suisses, qui ont été attestées par deux études (Vogt, Reichlin, Würbel et al, 2016). Des études similaires dans d'autres pays ont débouché sur les mêmes conclusions. Mais: si la qualité scientifique des expérimentations animales n'est pas démontrée, la pertinence et le gain de connaissances des expérimentations doivent être remis en question. Ainsi, notre santé n'en tire aucun bénéfice. Ceci est particulièrement fâcheux en ce qui concerne les animaux qui sont utilisés dans des expérimentations animales à fort degré de contrainte. Ils souffrent et meurent en grand nombre sans que les connaissances scientifiques n'apportent de progrès médical. C'est pourquoi la PSA s'est prononcée en faveur d'une interdiction de ces expérimentations animales cruelles. (www.protection-animaux.com/experimentations_animales/contraintes_severes/index.html).

La voie de l'avenir mène à moins de souffrance animale grâce aux technologies modernes et à plus de progrès sans expérimentations animales.

Nous requérons donc

- d'arrêter les expérimentations animales à fort degré de contrainte – pour aller vers plus de 3R (Replace, Reduce, Refine).
- Moins de souffrance animale et de contraintes ainsi que moins de consommation d'animaux – pour ce faire, plus de qualité et de pertinence pour l'être humain et sa santé grâce à la recherche sans (expérimentation sur les) animaux.
- Le développement de la promotion de la recherche 3R avec un meilleur soutien et plus de fonds pour les 3R, entre autres par la mise à disposition pour la recherche, la reconnaissance et l'implémentation de la recherche 3R de ressources identiques à celles de la recherche avec expérimentations animales. Les méthodes 3R doivent être davantage explorées, évaluées, reconnues et standardisées. Pour cela, les ressources nécessaires doivent être mises à disposition à même hauteur que celles dont bénéficient les expérimentations animales.
- Tant que des animaux sont utilisés en expérimentation, les animaux de laboratoire doivent être mieux protégés. À cet effet, des améliorations de la détention d'animaux de laboratoire avec une protection de ces derniers identique à celle des autres animaux doivent être mises en œuvre. Les conditions de détention et de protection des animaux doivent être identiques partout pour la même espèce, qu'il s'agisse d'animaux de laboratoire, domestiques ou sauvages.

